



SAINTE-THÉRÈSE.—LA CHAPELLE, EX-VOTO SAINT-JOSEPH.—Photo. Laprés & Lavergne

CONVENTUM A SAINTE-THÉRÈSE

(Voir gravures)

Mardi, le 6 août, se réunissaient au collège de Sainte-Thérèse de Blainville les professeurs et les élèves de la classe des Belles-Lettres de ce collège, année 1879-1880.

Etaient présents : les Révérends Charles Larocque, curé de Saint-Louis de France de Montréal ; Anthyme Corbeil, aumônier de l'asile Saint-Jean-de-Dieu ; Alfred Sauvé, curé de Chapeau. Pontiac ; M.-J. Cousineau, supérieur actuel du collège ; tous professeurs de cette classe.

Les élèves présents étaient : Les Révérends Laurent Cousineau, chanoine de l'archevêché de Montréal ; Théodule Nepveu, curé de Huntingdon ; Trefflé Théoret, curé de Howick ; Edmond Gratton, curé de Fitchburg, Mass. ; les docteurs Edmond Grignon, de Sainte-Agathe des Monts ; Arthur Ricard, de Montréal ; Gaston Smith, de l'Orignal ; MM. J.-J. Grignon, protonotaire du district de Terrebonne ; Amédée Gaboury, avocat de Bryson ; Nicéphal Lalonde, marchand de Coteau Landing, et Arthur Descary, M.D.V., de l'Abord à Plouffe.

Manquaient à l'appel : un professeur, le révérend Damien Gratton, qui était missionnaire dans le Nord-Ouest, y a trouvé une mort terrible dans le mois de mars 1891, en allant visiter ses missions ; et les élèves suivants : le révérend N. Brûlé, prêtre, décédé ;

Amédée Bertrand, jeune homme aux talents brillants et sur lequel on avait fondé de grandes espérances, il a été moissonné à la fleur de l'âge ; le révérend Adéodat Therrien, O.M.I., missionnaire dans les Territoires du Nord-Ouest ; les docteurs Ovide Ostiguy, de Valleyfield ; Hercule Roy, de Montréal ; J.-O'Rourke, de New-York ; et C.-J. Leclaire, de Danielsonville ; enfin, M. L. Proulx, pharmacien, à Lowell.

C'est cette belle fête collégiale, avec un caractère religieux et national, dont nous avons voulu perpétuer le souvenir, par les illustrations que nous publions aujourd'hui, grâce au concours des habiles artistes de la maison Laprés et Lavergne.

A part le groupe du conventum, photographié par un clair soleil, dans l'après-midi du 7 août, nous donnons l'Alma Mater, collège de Sainte-Thérèse, rebâti si joliment, après la sinistre conflagration de 1881, la belle chapelle en rotonde, ex-voto promis à saint Joseph à l'occasion de ce malheur, et la coquette église paroissiale, qui date aussi de ces années dernières.

Pour compléter les renseignements sur le chapitre de ce conventum disons que les officiers élus pour la prochaine convention, qui devra être tenue en 1905, sont : M. le chanoine Cousineau, de l'archevêché de Montréal, président ; M. le Dr Edmond Grignon, vice-président ; M. le Dr Arthur Ricard, secrétaire.

Nos compliments à ces fidèles de la vieille et bonne amitié des jours du collège.

UNE MORT TRAGIQUE

(Suite et fin)

II

LA SOIRÉE

Arthur Sercey paraissait ne faire aucun progrès dans l'esprit de Lucile ; c'était pour lui, au contraire, qu'elle paraissait conserver ses réponses les plus aigres, ses moqueries les plus piquantes.

Le jeune homme, dont l'amour-propre était froissé de déployer vainement pour cette enfant mal élevée les grâces dont il se croyait doué, s'en plaignait fréquemment à son père ; il disait :

—Mlle Westner abuse un peu de son titre de riche héritière, mais une fois mariés il faudra que cela change.

—Oui, si ce mariage se fait.

—Comment, mon père ! vous en doutez ?

M. Sercey avait plus d'inquiétude à ce sujet qu'il ne se souciait de l'avouer à son fils. Au nombre des griefs qu'il nourrissait contre Edouard Bauer se plaçait, en première ligne, l'espèce de condescendance que lui témoignait Lucile. Quand il était présent, la pétulante jeune fille devenait plus réservée, elle mesurait davantage ses paroles et paraissait désireuse d'obtenir son approbation.

—Allons, dit un jour M. Sercey, qui laissa éclater toute sa mauvaise humeur, je vois qu'il n'a plus qu'à vous demander la main de votre fille, et vous vous empressez de la lui accorder.

—Vous savez fort bien que Lucile épousera votre fils Arthur ; n'avez-vous pas tous deux ma parole ? c'est donc m'offenser que de paraître en douter.

—Mon cher Westner, repartit M. Sercey d'un ton un peu radouci, je vous engage alors, dans notre commun intérêt, à suppléer, par une extrême vigilance, à la cécité de cette vieille Smithson et à l'indolence de Mme Westner ; c'est votre droit et votre devoir.

Tout en trouvant les craintes de son ami chimériques, M. Westner ne pouvait se défendre d'un vague sentiment d'inquiétude ; il était certain que Lucile paraissait toujours écouter ce que disait Edouard avec intérêt, au lieu de l'interrompre par quelque observation railleuse ou frivole. Il se rappelait aussi qu'un jour elle avait rougi, devant lui, de son ignorance, et que, depuis lors, elle paraissait passer une partie de ses matinées à étudier. Tout cela n'avait rien de bien sérieux, sans doute ; mais il valait mieux couper ce mal dans sa racine que de pêcher par excès de confiance, M. Westner se rappelait aussi le refus d'Edouard d'une brillante position en Allemagne. Cachera-t-il sous un vain désintéressement l'espoir de devenir l'époux de Lucile ? Et M. Sercey aurait-il été plus clairvoyant que lui-même ?

Par une belle soirée d'automne, les hôtes de M. Westner avaient insensiblement déserté le salon pour aller chercher sur la terrasse, qui s'étendait devant la maison, un air plus frais et plus pur.

Lucile, avec sa pétulance ordinaire, allait d'un groupe à l'autre, puis revenait auprès d'Edouard et sa mère, tous deux assis sous l'élégante véranda qui surmontait la porte du salon.

—Quelle paresse ! leur disait-elle en riant, de préférer ainsi l'immobilité au plaisir de la promenade, par un temps aussi magnifique ! Venez, maman, et une fois seul, il faudra bien que M. Bauer nous suive.

—Tu n'es ni fatiguée ni souffrante, reprit Mme Westner d'un ton dolent. Ah ! qui me me délivrera de tout ce tracassé du monde qui m'obsède ?